

Document I

Jean Cathelin

Volume 2, numéro 5 (11), septembre–octobre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59764ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cathelin, J. (1960). Document I. *Liberté*, 2(5), 237–241.

Il est rare que nous puissions parler du Canada avec de jeunes écrivains français. Jean Cathelin, membre du P.S.U., critique d'art, prix Sainte-Beuve, a bien voulu nous permettre de transcrire ici un entretien (1) que nous intitulerons:

Document I

LIBERTE: Que pensez-vous du manifeste des 121 ?

CATHELIN: Plusieurs de mes amis l'ont signé. Je crois qu'ils ont eu raison. De Gaulle a peur, peur de l'armée, peur d'Alger... il fallait qu'il se fasse quelque chose, que les intellectuels prennent position.

LIBERTE: On imagine mal, ici, une telle répercussion à un geste posé par des écrivains.

CATHELIN: En France l'écrivain a une place, une réputation, il représente quelque chose d'important à titre personnel. Cela est vrai pour Sartre, mais c'est aussi vrai pour... Bory par exemple, romancier et professeur au lycée Henri IV. Le fait que Bory ait signé le manifeste fait que les élèves des lycées prennent tout à coup conscience de la présence de l'écrivain dans la société.

LIBERTE: Dans quelle optique travaillez-vous à votre livre ?

CATHELIN: Voir comment s'en tire une population de culture et d'habitudes françaises dans un contexte nord-américain. En d'autres termes y a-t-il une lutte indéfinie ou y a-t-il une synthèse possible? Pour l'instant je crois qu'il peut y avoir une solution. Pas nécessairement dans l'indépendance politique que je juge inutile tant que les moyens économiques ne la permettent pas. Il ne faut pas aller au cassage de figure, mais à la solution du problème.

LIBERTE: A ce sujet, que pensez-vous des tendances des différents mouvements pour l'indépendance nationale ?

CATHELIN: C'est un curieux mélange d'affirmations de socialisme, de cléricisme, de laurentianisme... je crois que l'indépendance avec l'aide de tous est un marché de dupes. Lutter contre Ottawa, c'est peut-être bien, mais ce sont les U.S.A. qui sont propriétaires de la province; jusqu'à preuve du contraire il faudrait peut-être jouer Ottawa contre les Etats-Unis. L'indépendance nationale, c'est très bien. Mais si l'indépendance acquise, c'est

(1) cet entretien, auquel participaient Michèle Lalonde, Jean-Guy Pilon, et Jacques Godbout a été enregistré le 5 octobre.

le clergé et la droite qui mènent, ce ne sera guère mieux. Il faut vouloir l'efficacité avant tout. En 1921, Lénine disait dans un discours: "un socialiste est forcément pour l'indépendance des groupes nationaux, mais l'étape nationale n'est qu'une étape vers l'internationalisation du socialisme, et il se produit des moments où elle cesse d'être souhaitable parce qu'elle amène une aliénation économique et culturelle. Exemple: l'Irlande."

C'est d'ailleurs le même problème pour l'indépendance arabisante, lorsque cette indépendance se fait au profit d'un sultan ou de l'Islam. Voyez le contexte: si Sartre, obligé de fuir la France, venait à Montréal, ce n'est pas l'Université de Montréal qui l'engagerait, c'est McGill. Plutôt donc une prise de conscience sociale, une éducation politique, une organisation de cadres, de syndicats d'étudiants. Si cela se fait sans les écrivains, c'est la droite qui l'emporte; je crois que lorsque les intellectuels canadiens-français seront vraiment persuadés qu'il y a une lutte à mener, ils la feront. L'ennui est qu'ils n'y croient pas tellement. Ce n'est pas toujours amusant de s'engager, mais cela en vaut le coût.

LIBERTE: Vous sentez-vous, au Canada, en terre étrangère ?

CATHELIN: Beaucoup moins qu'en Belgique ou en Suisse par exemple, où j'ai assez longtemps vécu. Et puis il y a une personnalité canadienne-française qui est intéressante, on ne peut en dire autant des Belges ou des Suisses. Je me sens ici, en province française; le problème c'est que les Canadiens-français sont regus en provinciaux à Paris.

LIBERTE: Nous sommes portés à envier aux Belges, par exemple, la proximité de Paris.

CATHELIN: Vous avez tort. A Paris il est péjoratif d'être Belge (à moins d'être socialiste, et ils sont peu nombreux) mais il n'est pas péjoratif d'être Canadiens-français. Il y a de nombreux écrivains belges, mais ils ont perdu leur identité nationale: Henri Michaux, Simenon. . .

LIBERTE: De quel ostracisme souffre alors le Canadien-français, à Paris ?

CATHELIN: Si les Français avaient définitivement la preuve que vous ne leur en voulez pas de la révolution française et que vous n'avez pas une odeur de sacristie, ils vous porteraient sur leur coeur. On en est encore à vous identifier à Maria Chapdeleine. . . de même façon il faudrait prouver aux Canadiens que les méchants Français ne violent pas tous les jours des religieuses. C'est de l'ignorance des deux côtés.

LIBERTE: Croyez-vous que le Français peut comprendre le caractère canadien ?

CATHELIN: Aujourd'hui, oui. Le petit rêve drapeau-patrie-tambour de l'impérialisme français est crevé. On mise aujourd'hui sur l'influence culturelle. Les Français apprennent à connaître et apprécier les littératures

françaises de l'étranger. Un grand poète à Dakar ou à Québec les intéresse de plus en plus. Les Français vont apprendre. Mais entre nos deux pays il y a eu une coupure très longue, ce n'est pas en huit jours qu'on va la réparer. Il y a eu une coupure à la révolution et puis — c'est ce qui nous a le plus surpris, ma femme et moi, en consultant les archives — une autre coupure non pas lors de la Commune, mais en 1908 quand les ordres bretons sont venus au Canada, fuyant la loi Combes.

LIBERTE: Comment décrivez-vous un Canadien-français ?

CATHELIN: Je connais surtout vos ancêtres, c'est-à-dire la génération qui vous précède. . . ce sont des gens qui ont fait beaucoup depuis 1940, en partie grâce à la guerre, mais ils sont hypersensibilisés, victimisés, ce sont des martyrs à perpétuité; victimes des Français, des Anglais, de leur milieu, de vous. . . je suis persuadé qu'à force de se sentir victimes ils le deviennent effectivement.

LIBERTE: Quelle différence voyez-vous entre les écrivains de langue française et de langue anglaise, ici ?

CATHELIN: Il y a en effet une différence. Le Canadien-français est écrivain britannique ou américain, et il n'a pas les problèmes de diffusion que vous avez: New-York est à Toronto ce que Paris est à Bruxelles. Et puis vous avez trois cents ans d'histoire, ils en ont moins. Cela y paraît.

LIBERTE: Si vous étiez écrivain canadien-français. . .

CATHELIN: Je serais fier de ce qui semble le plus vous gêner: le côté vrai, terrien presque, du fond français ici. Le côté Colette ou Giono qu'ont bien traduit Lemelin et Thériault. Je serais fier aussi du sursaut que l'on sent très bien en venant de l'extérieur. De 1958 à 1960 par exemple il y a eu progrès: ainsi dans les conversations privées, les gens se révoltent de plus en plus contre l'image conventionnelle qu'on donne du Canada-français. Mais rien n'est co-ordonné: il y a ici un effort sur le plan social, là sur le plan littéraire ou artistique, il y a partout de formidables analyses, mais aucune synthèse. J'essayerais de co-ordonner les efforts. Je serais fier aussi de l'internationalisation de votre poésie, de votre peinture. L'ouverture au monde de ces deux disciplines. . .

LIBERTE: CITE LIBRE vient de publier un inédit de Béguin dans lequel celui-ci disait que les Canadiens-français ont surtout besoin d'être aimés.

CATHELIN: C'est de la pitié bien pensante. Les Canadiens ont besoin de faire connaître ce qu'ils font et surtout de le connaître eux-mêmes. L'information, ici, sur ce qui se fait sur place, est déplorable. Ainsi les universitaires, les médecins, les avocats, ignorent tout de la jeune peinture et littérature canadiennes. C'est très curieux; on dit que vous souffrez d'un complexe d'infériorité, mais c'est justement un tel mépris chez des universitaires

qui crée ce complexe. Ils ne prennent pas du tout au sérieux ce qui est d'origine. "Cela fait bien" de n'accepter que les valeurs importées. . .

LIBERTE: Que pensez-vous de ce SIGNE DE LA REUSSITE qu'est la publication d'un volume à Paris ?

CATHELIN: Ce n'est pas une preuve de qualité (ou du manque de qualité de ce qui n'est pas publié à Paris) c'est plutôt une occasion merveilleuse de confronter vos oeuvres sur le plan international. Un roman africain ou canadien, c'est d'abord un roman. Publié à Paris, s'il est bon, il l'emportera.

LIBERTE: Songez que nous n'avons pas la carte de l'exotisme qu'ont les Africains de langue française ou celle de la traduction, qui joue en faveur des Espagnols, des Américains; comment intéresser les éditeurs français aux oeuvres canadiennes ?

CATHELIN: C'est là encore un problème d'information. Le même à l'étranger qu'ici. On me dit que le gouvernement provincial veut créer un ministère des affaires culturelles, eh bien ! C'est une nécessité. Ce ministère pourrait d'abord organiser l'information: vous n'avez pas de journaux littéraires ou artistiques, voilà un problème pour ce ministère.

LIBERTE: Ne craignez-vous pas l'arbitraire d'un gouvernement ?

CATHELIN: Mieux vaut que quelques uns en bénéficient, plutôt qu'aucun. En ce moment l'information est nulle. La critique est nulle, inexistante. Vous êtes à l'avant-garde en poésie, en peinture; le roman va bien; mais les critiques sont pompiers. Ils font partie de ces universitaires méprisants dont nous parlions tout à l'heure. Les critiques ici ne font pas oeuvre critique; ils font de la littérature lyrique; vous n'avez pas à vous plaindre des éditeurs ou des auteurs, mais des galeries et des journaux. Il n'y a pas ici de véritables marchands de tableaux: on loue les salles. Existe-t-il une faculté de journalisme à l'Université de Montréal ? Non. Parle-t-on de littérature dans les journaux ? Très peu.

LIBERTE: Alors que les journaux français s'en font un devoir. . .

CATHELIN: Un devoir, non. Nous sommes d'une part sensibilisés à cela, d'autre part ce sont des écrivains, en France, qui sont journalistes. Et puis, tenez, quand je travaillais à Combat, le jeudi, jour de page littéraire, Combat vendait 11% de plus.

LIBERTE: Vous accordez beaucoup d'importance aux journaux, moyen de diffusion.

CATHELIN: Oui. Non seulement pour la littérature ou les arts, mais parce que le journal représente la dose de français que tous les jours prennent les

gens. S'ils sont mal faits, s'ils sont pleins de fautes grossières, cela n'aide en rien la langue parlée.

LIBERTE: Voyez-vous un moyen pratique de corriger la langue parlée ?

CATHELIN: Si vous prenez les gens comme il faut les prendre, cela reste possible. Il faut d'abord faire un sondage, une enquête, savoir comment il faut donner le goût du français à la concierge. Puis une campagne de publicité, avec des annonces à la télévision, comme pour les pâtes alimentaires. Ce n'est pas à coup de discours que vous l'emporterez. Il faut savoir être Staliniens à certains moments: le barbier du coin n'a aucune raison de parler français si cela ne lui rapporte rien en prestige ou en argent. Une campagne de publicité, à l'échelle nationale, lui prouverait qu'il a tout à gagner. Et puis je ne vois pas qu'il soit déshonorant d'être le commis-voyageur de la langue française !

Et puis peut-être aussi pouvez-vous accélérer le phénomène en important des Français qui vous seraient utiles ! Importer des cadres, créer un mouvement d'échange. Sur le simple plan des idées vous pouvez dès ce moment nous donner des leçons d'esprit démocratique; nous pouvons vous donner autre chose.

LIBERTE: Quel est, à votre avis, le plus important problème ici, à l'heure actuelle ?

CATHELIN: Le problème numéro un est celui de la prise de conscience sociale du Canadien-français. La prise de conscience nationale est faite. Mais celle des sous-groupes n'existe pas. Le Canadien-français ne veut surtout pas savoir qu'il y a dans sa société des différences de classes. Pendant des années vous vous êtes dit: *serrons-nous les coudes !* C'est bien, mais tant qu'on se serre les coudes on ne prend pas conscience de l'existence de certaines différenciations. Il est vrai que les différences sociales sont moins marquées au Québec qu'en France, mais elles existent et pourquoi les Canadiens tiennent-ils tant à les nier ? Les différences de classe ne sont pas une maladie honteuse. L'épicier de la rue Napoléon et le médecin de la rue Outremont sont tous deux canadiens, mais de classes différentes. Il faut l'admettre. Pourtant cela vous répugne tellement que les européens immigrés ici, qui en toute naïveté affichent leur condition sociale, sont vite rejetés. Vous n'absorberez pas le Hongrois ou l'Italien ou le Grec; vous le repoussez, vous le repoussez même s'il parle français — et alors il apprend l'anglais — parce que cet européen ne peut pas cacher sa condition sociale. Il faudrait que le Canadien-français cesse de se voiler la face, et les écrivains les premiers. Car c'est en prenant conscience des différences qui existent qu'une société s'enrichit, et progresse.